

que les autres nations ces mauvais marchés. Tel est le nord de la ligne.

Au sud, les marchés sont beaucoup moins multipliés, mais généralement plus considérables. Le premier qui se présente après le cap de Lopès, c'est Mayomba; jusqu'à cette rade, la mer est trop difficile pour qu'on puisse approcher de terre. Une baie, qui a deux lieues d'ouverture et une lieue de profondeur, offre un asile sûr aux vaisseaux qui sont contrariés par les calmes et par les courans, trop ordinaires dans ces parages; le débarquement y est facile auprès d'une rivière. On peut croire que le vice d'un climat trop méréageux aura seul écarté les Européens, et par conséquent les Africains. Si de temps en temps on y vend quelques captifs, ils sont achetés par les Anglais et les Hollandais, qui vont assez régulièrement s'y charger d'un bois rouge qu'on emploie dans les teintures.

Au cap Segundo est une autre baie très-salubre, plus vaste et plus commode que celle de Mayomba même : on y peut faire sûrement et facilement de l'eau et du bois. Tant d'avantages y auraient vraisemblablement attiré un grand commerce, si le temps et les dépenses nécessaires pour arriver à l'extrémité d'une longue langue de terre n'en eussent dégoûté les marchands d'esclaves.

Ils ont préféré Loango, où l'on mouille à huit ou neuf cents toises du rivage, par trois ou quatre

brasses d'eau, sur un fond de vase. L'agitation de la mer est telle qu'on ne peut aborder la côte qu'avec des pirogues. Les comptoirs européens occupent, à une lieue de la ville, une hauteur regardée comme très-malsaine; de là vient que, quoique les noirs y soient à meilleur marché qu'ailleurs, que, quoiqu'on y soit moins difficile sur la qualité des marchandises, les navigateurs n'abordent guère à Loango que lorsque la concurrence est trop grande dans les autres ports.

A Molembo, il faut que les vaisseaux s'arrêtent à une lieue du rivage, et que pour aborder, les bateaux franchissent une barre assez dangereuse. Les affaires se traitent sur une montagne fort agréable, mais d'un accès difficile; les esclaves y sont en plus grand nombre et de meilleure qualité que sur le reste de la côte.

La baie de Cabinde est sûre et commode; la mer y est assez tranquille pour qu'on puisse, dans les cas de nécessité, donner aux bâtimens les radoubes dont ils auraient besoin. On mouille au pied des maisons, et la traite se fait à cent cinquante pas du rivage.

On a dit, il y a long-temps, et l'on ne cesse de répéter que le climat est meurtrier, très-meurtrier dans ces trois ports, surtout à Loango. Tâchons de démêler les causes de cette calamité, et voyons si elle est sans remède.

L'herbe qui croit sur la côte est assez généralement de quatre ou cinq pieds; elle reçoit,

durant la nuit, des rosées abondantes. Ceux des Européens qui traversent ces prairies dans la matinée, éprouvent des coliques violentes et souvent mortelles, à moins qu'on ne rétablisse sans délai, par de l'eau-de-vie, la chaleur naturelle aux intestins, refroidie vraisemblablement par l'impression de cette rosée. Ne se mettrait-on pas à l'abri de ce danger, en s'éloignant de ces plantes jusqu'à ce que le soleil eût dissipé l'espece de venin tombé sur leurs tiges ?

Dans ces parages, la mer est malsaine; ses ondes, tirant sur le jaune et couvertes d'huile de baleine, doivent boucher les pores de la peau et arrêter la transpiration de ceux qui s'y plongent. C'est probablement l'origine de ces fièvres ardentes qui enlèvent un si grand nombre de matelots. Pour écarter ces maladies destructives, il suffirait peut-être de charger les naturels du pays de tous les services qu'on ne peut remplir sans entrer dans l'eau.

Les jours, dans cette contrée, sont d'une chaleur excessive; les nuits humides et fraîches: l'alternative est fâcheuse; on en écarterait les inconvéniens, en allumant du feu dans la chambre à coucher: cette précaution rapprocherait les deux extrêmes, et donnerait la température convenable à l'homme endormi, qui ne peut se couvrir, à mesure que la fraîcheur de la nuit augmente.

L'inaction et l'ennui tuent les équipages sur

des navires arrêtés ordinairement quatre ou cinq mois sur la côte: on les déchargerait de ce double et pénible fardeau, si un tiers était toujours et alternativement à terre. Le travail peu pénible, qu'on fait faire mal à propos par le nègre, les occuperait sans les fatiguer.

On trouvera peut-être que nous revenons sans cesse sur la conservation de l'homme; mais quel est l'objet qui doive occuper plus sérieusement? Est-ce l'or et l'argent? est-ce la pierre précieuse? Quelque âme atroce le penserait peut-être. Si elle avait l'audace de l'avouer en ma présence, je lui dirais: Je ne sais qui tu es; mais la nature t'avait formé pour être despote, conquérant ou bourreau; car elle t'a dépouillé de toute bienveillance pour tes semblables. S'il nous arrive de nous tromper sur les moyens de conservation que nous proposerons, on nous combattra; on imaginera quelque chose de mieux, et nous nous en réjouirons.

Cependant notre confiance est d'autant plus grande dans les conseils que nous venons de donner, qu'ils sont fondés sur des expériences faites par un des navigateurs les plus intelligens que nous ayons jamais connus. Cet habile homme, dans un an de séjour à Loango même, ne perdit qu'un matelot, et encore ce matelot s'était-il écarté de l'ordre établi.

On trouve généralement dans le pays d'Angole un usage bien singulier, mais dont les peuples

ignorent également le but et l'origine. Les rois de ces provinces ne peuvent ni posséder, ni toucher rien de ce qui vient d'Europe, à l'exception des métaux, des armes, des ouvrages en bois et en ivoire. Il est vraisemblable que quelques-uns de leurs prédécesseurs se seront condamnés à cette privation, afin de diminuer la passion effrénée de leurs sujets pour les marchandises étrangères. Si tel a été le motif de cette institution, le succès n'a pas répondu à l'attente. Les dernières classes de citoyens s'enivrent de nos liqueurs, lorsqu'ils ont des moyens pour s'en procurer; et les riches, les grands, les ministres mêmes s'habillent généralement de nos toiles et de nos étoffes. Seulement, ils ont l'attention de quitter ces parures lorsqu'ils vont à la cour, où il n'est pas permis d'étaler un luxe interdit aux seuls despotes.

Depuis le dernier port dont nous avons parlé, il ne se trouve plus de plage abordable jusqu'au Zaire. Non loin de ce fleuve est la rivière Ambriz, qui reçoit quelques petits bâtimens expédiés d'Europe même. Des navires plus considérables, arrivés à Loango, à Molembo et à Cabinde, y envoient aussi quelquefois des bateaux pour traiter des noirs et abrégier leur séjour à la côte; mais les navigateurs qui y sont établis ne souffrent pas toujours cette concurrence.

Ces difficultés ne sont pas à craindre à Mossula, impraticable pour des navires. Les Anglais,

les Hollandais, les Français, qui font leur traite dans les ports importans, y envoient librement leurs chaloupes; et rarement en sortent-elles sans amener quelques esclaves, obtenus à un prix plus modéré que dans les grands marchés.

Après Mossula, commencent les possessions portugaises: elles ne furent long-temps que le théâtre des brigandages, des cruautés de cette nation entreprenante. Paul Diaz-Novais obtint du roi Sébastien la liberté d'y former, pour son avantage particulier, un établissement qui pourrait occuper trente lieues de côte, et s'étendre indéfiniment dans l'intérieur des terres. L'usurpation n'éprouva pas de grandes difficultés; mais en détruisant en 1578 le comptoir élevé dans leur pays, en massacrant les marchands et les soldats qu'on y avait laissés, les nègres se vengèrent d'un ennemi dont ils n'avaient pu repousser l'attaque. Le conquérant ne tarda pas à se faire voir avec des forces supérieures à celles qui l'avaient suivi dans la première expédition; et, ne se bornant pas à des barbaries inutiles, il occupa un espace beaucoup plus étendu que celui qu'il lui avait été d'abord permis par sa cour de s'approprier.

Cette possession d'un simple citoyen était devenue depuis long-temps une possession nationale, lorsqu'en 1641 les Hollandais réussirent à s'en emparer, et en tirèrent les esclaves nécessaires pour mettre en valeur la partie du Brésil dont ils s'étaient rendus les maîtres. Mais à peine

ces républicains eurent-ils été dépouillés de leurs conquêtes d'Amérique, qu'on les poursuivit dans le pays d'Angole. Salvator Correa de Saa les y attaqua en 1648, les en chassa avec la plus grande facilité, et rendit à sa nation une colonie considérable qu'elle a depuis conservée.

Le domaine portugais s'étend actuellement sur la côte depuis le huitième jusqu'au dix-huitième degré de latitude australe, et va quelquefois jusqu'à cent lieues dans l'intérieur des terres : ce grand espace est divisé en plusieurs provinces, dont les différens cantons sont régis par des chefs tous tributaires de Lisbonne. Sept ou huit faibles corps de dix ou douze soldats chacun, suffisent pour contenir tant de peuples dans la soumission. Ces nègres sont réputés libres; mais les moindres fautes les précipitent dans la servitude. Au milieu de leurs forêts, dans un lieu qu'on nomma la Nouvelle-Oeiras, furent découvertes, il n'y a que peu d'années, d'abondantes mines d'un fer supérieur à celui de toutes les autres parties du globe. Le comte de Souza, alors gouverneur de la contrée, les fit exploiter; mais elles ont été abandonnées, depuis que la métropole a repassé du joug de la tyrannie sous celui de la superstition. Ce commandant actif recula aussi les frontières de l'empire soumis à ses ordres. Son ambition était d'arriver jusqu'aux riches mines du Monomotapa, et de préparer à ses successeurs les moyens de pousser les conquêtes jus-

qu'au territoire que sa nation occupe au Mozambique.

D'autres jugeront de la possibilité ou du chimérique, de l'inutilité ou de l'importance de cette communication; nous nous bornerons à observer que le premier établissement portugais près de l'Océan est Bamba, dont la fonction principale se réduit à fournir les bois dont peut avoir besoin Saint-Paul de Loanda.

Cette capitale de l'Afrique portugaise a un assez bon port; il est formé par une île de sable, protégée à son entrée, très-resserrée par des fortifications régulières, et défendue par une garnison qui serait suffisante, si elle n'était composée d'officiers et de soldats, la plupart flétris par les lois ou du moins exilés. On compte dans la ville sept à huit cents blancs, et environ trois mille noirs ou mulâtres libres.

Saint-Philippe de Benguela, qui appartient à la même nation, n'a qu'une rade, où la mer est souvent fort grosse. La ville, beaucoup moins considérable que Saint-Paul, est couverte par un mauvais fort, que le canon des vaisseaux réduirait aisément en cendres. On n'éprouverait pas une résistance bien opiniâtre de deux ou trois cents Africains qui la gardent, et qui même, comme à Saint-Paul, sont en grande partie répartis dans des postes assez éloignés.

A dix lieues plus loin que Saint-Philippe est encore une loge portugaise, où sont élevés de nom-

breux troupeaux, et où est ramassé le sel nécessaire pour les peuples soumis à cette couronne. Les établissemens et le commerce des Européens ne s'étendent pas plus loin sur la côte occidentale de l'Afrique.

Les navires portugais, qui fréquentent ces parages, se rendent tous à Saint-Paul ou à Saint-Philippe. Ces bâtimens traitent un plus grand nombre d'esclaves dans le premier de ces marchés, et dans l'autre des esclaves plus robustes. Ce n'est pas de la métropole qu'ils sont la plupart expédiés, mais du Brésil, et presque uniquement de Rio-Janeiro. Comme leur nation exerce un privilège exclusif, ils paient ces malheureux noirs moins cher qu'on ne les vend ailleurs. C'est avec du tabac, et des cauris qu'ils se procurent sur les lieux même avec du tabac, qu'ils soldent à la côte d'Or : sur celle d'Angole, c'est du tabac, des eaux-de-vie de sucre et quelques toiles grossières qu'ils donnent en échange.

xiii.  
En quel  
nombre,  
à quel prix,  
et  
avec quelles  
marchan-  
dises  
les esclaves  
sont-ils  
achetés. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte de l'Afrique occidentale, cette grande partie du globe ne vit pas diminuer d'une manière sensible sa population. On n'avait alors aucune occupation à donner à ses habitans; mais à mesure que les conquêtes et les cultures se multiplièrent en Amérique, le besoin des esclaves augmenta : les deux tiers de ces malheureux, que l'avarice parvint à arracher à leur

patrie, furent fournis par le nord de la ligne; le reste sortit du sud.

Dans l'origine, on obtenait ces Africains pour presque rien. Ils ont renchéri successivement : ceux du sud ont toujours plus coûté et coûtent plus encore que ceux du nord : la différence dans les prix ne vient pas de l'infériorité des derniers; ils sont au contraire plus forts, plus laborieux, plus intelligens que les premiers; mais la côte où on les prend est moins commode et plus dangereuse; mais on n'y en trouve pas régulièrement, et l'armateur est exposé à perdre son voyage; mais pour leur fournir des eaux salutaires, il faut relâcher aux îles du Prince ou de Saint-Thomas; mais il en périt beaucoup dans une traversée contrariée par les vents, par les calmes et par les courans; mais leur caractère les porte au désespoir ou à la révolte. Par toutes ces raisons, on doit les moins payer en Afrique, quoiqu'ils soient vendus un peu plus dans le Nouveau-Monde.

Dans les années où une paix universelle permet aux puissances maritimes de l'Europe qui ont des possessions dans le Nouveau-Monde, de demander quatre-vingt mille de ses enfans à la Guinée, cette région obtient, pour le plus horrible des sacrifices, quarante-cinq à cinquante millions de livres. La somme entière n'est pas pour le marchand d'esclaves; les impôts établis par les souverains des ports où se fait la traite,